

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 89 (1962)
Heft: 7

Artikel: Patois et ancien français : (suite)
Autor: Chessex, Albert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-232858>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En ancien français, le mot mais, issu du latin magis, « plus », signifiait lui aussi « plus », « davantage », comme on peut le voir par exemple dans ce vers du Roman de la Rose (XIII^e siècle) :

*Il i a bien cinc anz, ou mais
(il y a bien cinq ans, ou plus, ou davantage.)*

En français, ce sens étymologique et primitif fut « peu à peu éliminé par le sens adversatif ». (Albert Dauzat). Il n'en est resté que l'expression n'en pouvoir mais.

Quant aux patois, toujours plus conservateurs que le français, ils ont maintenu le sens primitif de *mais* — plus. Ils l'écrivent en général *mé*, parfois *mai* : « L'a *mé* dè tsance tyè lé brave dzein », il a « plus » de chance que les braves gens. (Mme Odin.)

Mêmement, qui figure encore, sous l'étiquette « vieux » ou « vieilli », dans les dictionnaires, n'existe pratiquement plus en français moderne, sinon par la fantaisie de quelque archaïsant. Il n'en était pas de même autrefois. C'est ainsi, par exemple, qu'Alain Chartier (XVe siècle) écrivait : « Souvent desespoir de salut a forcé nature et fortune à sauver les perissans ; *mesmement* le plus de fois. » Les patois, eux, ont gardé *mîmamin*.

On lit dans le *Glossaire du patois de Blonay* de Mme Odin : « Ne pou dè *min* tyè de l'ei-y allâ », il ne peut faire « moins » que d'y aller. En disant *min*, et non pas « moins », le patois ne fait que conserver — après combien de siècles ! — la prononciation de l'ancien français qui écrivait *meins*, du latin *minus*. C'est au XVe siècle que *meins* se

transforma en « moins », de même que *fein* en « foin » et *aveine* en « avoine ».

En ancien français, du XI^e au XVe siècle, on ne disait pas encore « oui », mais *oil*. Nos patois, qui aujourd'hui encore prononcent *oyi* — que certains écrivent *oï* ou *ohi* — ne sont-ils pas restés bien près du vieux parler de France ?

« Se j'ai *or* perdu, je gagnerai une autre fois » : si j'ai perdu « maintenant »... (*Aucassin et Nicolette*, XIII^e siècle). Jean de Meung, le continuateur du *Roman de la Rose*, parle de Charles d'Anjou qui

Est ores de Sicile rois

(qui est « maintenant » roi de Sicile).

Or, ore, ores, du latin *ad horam*, « jusqu'à l'heure présente », fut en vogue pendant sept siècles, puis, au XVII^e, il fut détrôné par « maintenant ». Mais les patois sont réfractaires à ces changements. Chez eux, « maintenant » se dit toujours *ora*, presque exactement comme autrefois en France, témoin ce petit dialogue de Jules Cordey (*Por la Veillâ*) :

— Vîgno queri mè houit franc.
— Pu pas tè lè baillî *ora*, su bin malâdo.